

Une patate chaude

Jacques Godbout

Volume 17, Number 1-2 (97-98), January–April 1975

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1518ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Godbout, J. (1975). Une patate chaude. *Liberté*, 17(1-2), 338–341.

Lors de la visite à l'automne 1974, d'un Premier ministre québécois à Paris, « Le Monde diplomatique » voulut publier un numéro spécial. Un journaliste me commanda « un papier » donc sur l'état de notre littérature. Il ne fut pas retenu, ce qui ne m'a pas étonné. C'était en fait...

Une patate chaude

L'année 1837 est celle de l'invention des pommes soufflées par un cuisinier qui attendait patiemment Louis-Philippe lors de l'inauguration de la ligne de Chemin de fer Paris-Saint-Germain. Au Québec, cette même année, des patriotes se rebellaient et prenaient les armes contre le pouvoir colonial. Les pommes soufflées se servent encore. La rébellion, écrasée comme purée, est aujourd'hui devenue projet politique concret : un parti a vu le jour, qui a reçu, aux dernières élections, l'appui d'un million d'électeurs.

Ce n'est certes pas très marxiste d'affirmer que l'histoire est une vue de l'esprit, mais à défaut d'avoir cette foi ou même l'autre, je tiens que l'histoire de la littérature québécoise est la tentative des Québécois de se donner une histoire beaucoup plus qu'une littérature.

Entrer dans l'histoire, c'est entrer, d'une certaine façon, dans la démarche idéaliste par excellence qui veut que le déroulement chronologiques des événements politiques ait un sens et une fois ce sens défini, comme une idée juste et parfaite, que plus rien n'en puisse arrêter le cours.

C'est dans cette perspective surtout que la littérature québécoise (fille émancipée de la littérature canadienne-française)

aussi bien dans ses poèmes que ses romans ou textes dramatiques, est fascinante, parce qu'elle assume poétiquement l'idée d'histoire parfaite et entend libérer le pays conquis (par les Français, puis les Anglais et enfin Washington) grâce au pouvoir magique des mots. Il ne s'agit pas, prenons garde, d'une littérature utilitaire, mais d'une littérature au service d'un projet historique qui ne pouvait être, par définition, que littéraire.

Quand la loi Combes institua, en 1906, l'école laïque en France, le résultat net de cette décision censée fut au Québec insensé : on vit arriver, via la Hollande ou la Belgique, une armée catholique en déroute, frères des écoles chrétiennes, soeurs des autres et pères jésuites sentant la sueur aigre de l'intégrisme vengeur.

Ces enseignants bannis de l'histoire de France décidèrent de nous inventer une histoire canadienne-française à l'abri des idées du siècle. Le Québec devint le maquis des catholiques romains, refuge des saints, gardien de la virginité perdue de la fille aînée de l'Eglise qui avait décidé, de son côté, de laisser tomber la culotte. Nous, nous porterions, oui j'aime les mauvais jeux de mots, la calotte.

Devenus professeurs de littérature, ces bonnes âmes françaises et leurs collègues indigènes, décidèrent que la parution des *Fleurs du mal* allait clore dans leur enseignement l'aventure littéraire française. Nous sommes en 1910, 1920, 1930, 1940...

Quelques autres écrivains, bien sûr, ont l'honneur d'être cités parfois, mais il faut des curés de gauche pour en répandre les noms : Claudel, Bloy, Jammes, Saint-Exupéry, Marie Noël ! En fait, on enseignera en Nouvelle France au XXe siècle, une histoire littéraire française qui aurait dû décourager les Québécois d'écrire, tout simplement.

Pourtant, les écrivains canadiens-français de l'époque acceptèrent de bonne grâce, jusqu'à la fin de la deuxième guerre mondiale, de produire des textes a-historiques, racontant des aventures d'avarice paysanne, des mélodrames semi-urbains, ou chantant les joies simples de « notre maître le passé ! » Ce passé étant l'idée dorée, sucrée, embellie d'une France catholique venue jadis implanter en Amérique le royaume de Dieu.

C'était, à chaque fois, en classe, le coup des yeux humides au souvenir du paradis perdu. Le génie français, la technologie française, si grands, si nobles, illustrés par cette anecdote historique : pour remplacer la lampe du sanctuaire vacillante, les hardis colons français attrapaient des lucioles (dites mouches à feu) qu'ils enfermaient dans des bocaux de verre. Peut-on imaginer plus grande coïncidence entre la sainteté et le système D ?

Jusqu'à 1945, et même pendant plusieurs années encore, la majorité des textes publiés et reçus donnent l'impression de raconter des historiettes qui se passaient ici, c'est-à-dire ailleurs, c'est-à-dire nulle part. Le « rien ne change au pays du Québec » de Louis Hémon n'avait pas d'autres sens. La volonté ecclésiastique était que rien ne devait changer. Pourquoi contrarier les nonces apostoliques ?

L'histoire que nous offrait Rome était celle d'un haut lieu de pèlerinage : nos armes le chapelet, nos chants les prières, nos espoirs célestes, nos rêves divins, mais notre présence à la terre : *nulle*.

Les enfants qui eurent vingt ans, après la seconde guerre mondiale et qui purent, par accident, avoir accès aux outils de culture, y compris des voyages en France, ne l'entendirent pas de même manière. Dès 1950, il se mit à y avoir du brasse bouilli dans le réfectoire.

D'abord des poètes, dont le plus connu est sans conteste Gaston Miron, mais ils étaient cent autour de l'Hexagone (ce nom n'est pas innocent), se mirent à dire mot à mot une réalité qui les entourait. Le pays passa des limbes froides à l'éclairage chaud et amoureux de ceux qui savent parler et nommer les choses.

De ces poètes, et dans le même mouvement, naquit un chant que les Gilles Vigneault et Robert Charlebois firent connaître, et cent « chansonniers » se mirent à mélodier une vérité qui bougeait et commençait d'avoir des visages, des noms, des airs, des turlutages, des chansons, du cœur au ventre.

La course à relais gagnait tous les milieux intellectuels. Les romanciers, de producteurs d'histoires, devinrent producteurs de sens historiques. La matière romanesque et même le langage devinrent une pâte où les personnages fabriquaient à

mesure une idée du pays qu'ils devaient assumer dans leurs amours et leurs morts.

Le théâtre où Marcel Dubé et Michel Tremblay nous apprirent à écouter, puis le cinéma où les Perrault, les Carle, les Jutra et cent autres donnèrent à voir et sentir, se situèrent d'emblée dans la même thématique...

Ces enfants qui eurent vingt ans après la guerre ont aujourd'hui quarante ans passés. Cette génération qui eut, très tôt, ses géants, dans tous les domaines, est aujourd'hui pourtant en marge du pouvoir, et tenue bien loin de la lampe du sanctuaire libéral.

Le pouvoir est resté, à Ottawa, dans les mains de Pierre E. Trudeau, en tête d'une équipe jéciste canadienne-française, et à Québec c'est la responsabilité des scouts du fédéralisme, aux cheveux gommés, et aux projets chambranlants que dirige le chef de meute Bourassa.

Mais ni Trudeau, ni Bourassa ne veulent reconnaître qu'une génération d'écrivains annonce l'indépendance (des écrivains qu'ils connaissent mais ne lisent pas) et la prise en charge d'un quant à soi québécois. Ni Trudeau, ni Bourassa ne veulent admettre qu'il leur faut trouver la contrepartie politique à ces desseins littéraires. Or, cela se fera malgré eux dans les années qui viennent : les poètes ont toujours raison.

La littérature québécoise de 1950 à 1975 donne l'exemple presque parfait d'une réappropriation du monde par le langage, comme si pendant ces années-là les artistes, et principalement les écrivains avaient eu comme tâche de tracer et inventer le plan d'un avenir mythique, sorte de renversement du passé fabuleux que les catholiques français nous avaient imposé. Entre deux mythes où sommes-nous assis ?

Le présent voit des romans paraître (comme cet *Hiver de Force* de Réjean Ducharme) dont le ton change peu à peu de celui des années d'espérance ; des livres, les plus réussis, disent avec douceur et maturité le lieu précis de notre exis'ence, mais simultanément entreprennent de proposer une configuration planétaire.

Nous voilà, je suppose, déjà, dans l'histoire du monde. A moins que ce ne soit qu'une idée qu'on se fait.

JACQUES GOUBOUT